

Tel père, tel fils?

Marguerite Andersen

Number 89, Spring 2001

Les gars

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andersen, M. (2001). Tel père, tel fils? *Moebius*, (89), 77–78.

MARGUERITE ANDERSEN

Tel père, tel fils?

Mon père avait trois filles et s'en tirait assez bien, même si elles n'en faisaient qu'à leur tête, se lançaient dans des carrières imprévues et des mariages presque toujours désastreux, mais qui lui permettaient d'agir en secouriste généreux. C'était lui, le maître à la maison, celui qui pouvait décider où l'on plantait le nouveau cerisier, quand on allait repeindre la clôture, à quel avocat on allait faire appel en cas de divorce. C'était lui qui avait fait des études, écrivait des livres, se faisait élire à l'assemblée du pays, gagnait l'argent dont la famille avait besoin. Sans lui, comment auraient vécu, sa femme, ses filles et leurs enfants? Il fallait qu'il soit solide, inébranlable par les vicissitudes du destin, et il l'était.

Mes fils, sont-ils capables de garder un tel équilibre? Des femmes qui travaillent, des filles sportives, fortes et intelligentes qui font des études jusqu'au troisième cycle. Elles sont gentilles avec leurs pères, trop gentilles presque, les traitent un peu comme s'ils étaient des enfants ayant besoin de réconfort. «T'en fais pas, papa, disaient-elles le jour de la Marche des femmes, on t'aime bien.»

Parfois elles portent des godasses de laboureur avec des minijupes scandaleusement étroites, parfois elles répudient les amants qu'elles jugent trop légers, pas assez savants, leur prenant trop de temps.

Heureusement que M. a un fils avec lequel il peut aller à la chasse aux canards, à l'automne. Le père pagaie, le fils vise et tire. Quatre canards, samedi dernier, la famille les mange, une des filles se détourne.

C., lui, n'a pas cette chance. Il vit avec sa femme et ses trois filles, leur chat. Il a fait la guerre du Viêt Nam, il y a plus de trente ans, contre la volonté maternelle. Il y pense parfois mais n'en parle jamais. Paisible habitant

de la banlieue montréalaise, il revoit les rizières, entend les mitrailleuses, sent l'odeur des cabanes brûlées, des cadavres. Il ne va pas à la chasse, n'a pas de fusil.

Les femmes, elles, ne regrettent rien. Elles explorent les domaines autrefois réservés aux hommes, en font les leurs. S'y tiennent debout. Solides et inébranlables.

Les hommes ont les pieds sur deux terrains, le passé où le mâle dominait et le présent qu'il partage. Sur quel pied faut-il danser?

Ils prétendent ne pas aimer danser, font de l'exercice pour se garder en forme, jouent au squash avec des camarades de bureau. Ils savent faire la cuisine, la vaisselle, le ménage. Ils semblent heureux. Assez en tout cas. Satisfaits de leur vie.

Parfois je me pose des questions, mais je ne leur en pose pas. Après tout, c'est à eux de se débrouiller. Je suis leur mère, pas leur garde-malade.

Et puis je ne crois pas qu'ils soient malades. Un peu déséquilibrés, peut-être, moins sûrs d'eux-mêmes que le patriarche d'autrefois, mais assez forts pour ne pas se croire totalement démis. Pourquoi le partage ne leur conviendrait-il pas?